



<https://bulletin.vals-asla.ch> · e-ISSN: 2813-7973 · p-ISSN: 1023-2044

Lüdi, G. (1985). Présentation. *Bulletin CILA*, 42, 5-7.

<https://doi.org/10.26034/ne.vals-asla.1985.0298>

Cet article est publié sous la licence *Creative Commons Attribution 4.0 International* (CC BY):

<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>



© Georges Lüdi, 1985

Présentation

Les «nouveaux médias» et en particulier la vidéo occupent une place de plus en plus importante dans nos sociétés occidentales. Cette affirmation ne vaut pas seulement pour le monde des loisirs, mais aussi et surtout pour le domaine de la culture et de sa transmission. L'ancien monopole du livre, de l'écriture s'est évanoui. L'image «en conserve» rend la mémoire collective directement accessible aux adultes et aux enfants, sans passer par le difficile apprentissage de l'orthographe. Cette évolution concerne immédiatement l'enseignement des langues, et ceci pour plusieurs raisons:

(a) Les sciences humaines et notamment les lettres réagissent à ce nouveau défi par un élargissement de leur traditionnelle réflexion sur la genèse et les modalités d'existence d'univers du discours. Cette ouverture n'a pas eu partout la réception méritée. Si un large public de lecteurs commence en effet à prendre conscience de toutes sortes de pressions exercées sur le contenu et les structures des textes, littéraires ou non, par la nature des opérations de schématisation et d'énonciation, on continue trop souvent à croire à l'«objectivité» de l'image, et ceci malgré une longue tradition «démystificatrice» en histoire de l'art et en sémiotique picturale. Dans la mesure ou la classe de langue – maternelle ou étrangère – est un lieu de travail et de méditation sur des textes, elle se doit de prendre en considération cette nouvelle piste de réflexion.

(b) Dans le domaine de l'enseignement des langues étrangères, l'apparition de la vidéo a ravivé – comme chaque fois qu'une nouvelle technique fait son entrée sur le marché – l'espoir d'avoir enfin trouvé l'outil-miracle pour un apprentissage avec moins d'efforts, plus rapide et plus complet. Il est vrai que les désillusions à propos du laboratoire de langues ont aussi engendré une saine méfiance face à la «technomanie» d'aucuns. Il s'agit donc aujourd'hui d'évaluer impartialement les possibilités de didactisation des nouvelles techniques et de déterminer soigneusement les paramètres de leur utilisation (âge et besoins des élèves, type de leçon, objectifs didactiques, etc.).

(c) N'oublions pas, enfin, que la télévision et le film font partie de la culture adjointe à la langue cible et doivent donc nécessairement avoir leur place dans l'enseignement de cette dernière, ne serait-ce que parce que des connaissances de la «civilisation» sont une partie intégrante de la compétence communicative en langue étrangère visée.

La CILA a joué un rôle important dans l'introduction et l'évaluation du laboratoire de langues (voir encore le Bulletin CILA 40, 1984). Elle

a par ailleurs contribué substantiellement au débat sur l'exploitation de documents authentiques en classe de langue étrangère. Lorsque Claude GAUTHIER et moi-même lui proposâmes, il y a environ deux ans, d'organiser un colloque centré sur la didactisation de la technique vidéo, elle fit un accueil favorable à notre initiative et releva courageusement ce nouveau défi. Les 19 et 20 octobre 1984, une trentaine d'enseignants, de théoriciens et de praticiens de l'image animée se retrouvèrent donc dans les locaux du Séminaire des langues et littératures romanes de l'Université de Bâle pour débattre, sous le pavillon « Images de textes – textes en images », des possibilités et difficultés de l'utilisation de la vidéo en classe de langue. Ce fut en même temps l'occasion d'inaugurer les nouvelles installations vidéo des Séminaires de langues et littératures allemandes, anglaises et romanes, qui permettent enfin à nos groupes de recherche de travailler dans des conditions semi-professionnelles. Ce sont les actes de cette manifestation que nous présentons aujourd'hui aux participants et à un public plus large. Il est vrai que les conférences vivaient pour ainsi dire toutes, encore que dans une mesure variable, des images qui les accompagnaient et dont une version écrite, même remaniée, ne peut rendre compte que très imparfaitement. Cela vaut notamment pour la production bâloise de Claude GAUTHIER et Beat MÜNCH ainsi que pour l'impressionnante présentation « multi-média » de Hans-Peter ROHR et G. FURRER. C'est sans doute pour cette raison aussi, que François MARTIN a renoncé à inclure une version écrite de sa présentation orale, richement illustrée, des *Utilisations de la vidéo à l'Eurocentre de Paris* dans le présent volume.

Des spécialistes de l'enseignement des langues étrangères, des chercheurs en matière de média et des responsables de la télévision éducative, pour ne citer que trois des groupes professionnels représentés, devaient nécessairement aborder le thème commun dans des perspectives différentes. Nous laissons au lecteur le soin de mesurer l'hétérogénéité des approches, mais aussi de déceler les convergences sous-jacentes entre les différentes recherches et réflexions présentées. Relevons toutefois le scepticisme, commun à tout les participants, face à une introduction trop rapide et irréfléchie de la nouvelle technique sans que tout le monde ait pour autant voulu aller aussi loin que Helm VON FABER, pour qui l'image représente une hypothèque pour information « dure », transmise par le canal verbal. Tous les conférenciers se rejoignent encore sur un autre point, à savoir que la didactisation de la vidéo demande une évaluation pédagogique très minutieuse, un savoir technique poussé et des investissements en temps, en matériel et en espèces que ni les enseignants, ni les spécialistes de la télévision ne sont à même de fournir seuls.

Il est permis d'espérer que cette rencontre a contribué à créer les liens interdisciplinaires indispensables pour mener à bien cette entreprise commune.

Il ne nous reste plus que la tâche agréable des remerciements. Notre gratitude va d'abord à la Société Suisse des Sciences Humaines et au Rectorat de l'Université de Bâle, qui ont permis, grâce à des subventions substantielles, l'organisation de cette rencontre. Un grand merci aussi à Sigfried WYLER, président de la CILA, Robert KOPP, doyen de la Faculté des Lettres, et Heinrich LÖFFLER, professeur de philologie allemande, sans le soutien desquels le colloque n'aurait pas été possible. A relever encore l'efficacité habituelle et discrète de Françoise REDARD dans la préparation de ces actes: qu'elle trouve ici la marque de notre reconnaissance. Mais nous remercions aussi et surtout les nombreux participants à ce colloque qui ont contribué, par leur exposés, leurs questions, leur présence et leur amitié, à insuffler la vie à cette rencontre.

Georges LÜDI